Analele Universității din București. Limbi şi Literaturi Străine
Vol. LXXIV – Nr. 1, 2025, p. 3-16
ISSN 1220-0263; e-ISSN 3008-6035
DOI: 10.62229/aubllslxxiv/1_25/1

Lucia MARINESCU[1]

CONVERSATIONS D'EMILIE DE LOUISE D'ÉPINAY : UNE PERSPECTIVE FÉMININE SUR L'ÉDUCATION AU XVIII-E SIÈCLE

EMILIE'S CONVERSATIONS BY LOUISE D'ÉPINAY:
A FEMININE PERSPECTIVE ON EDUCATION IN THE EIGHTEENTH CENTURY

Abstract. This study, based on Madame d'Épinay's educational novel, *Conversations d'Émilie* (1781), a series of dialogues between mother and daughter, aims to analyse the principles of education proposed by Louise d'Épinay, about the formation of the female personality and its role in society. According to Louise d'Épinay, the education of the female elite requires a thorough training in order to successfully manage the family universe (combining knowledge of psychology with sensitivity and responsibility towards all members of the field), to succeed in the social role of a rational woman (who, although she has studied worldly norms, does not allow herself to be dominated by them; who, thanks to her discernment and modesty, clearly perceives the intentions of her interlocutors and therefore cannot become a victim of others or of her own ego), to become an intellectually brilliant, sociable figure (mastering the subtle art of conversation, the fruit of reading and intelligence cultivated in discussions of substance).

Keywords: conscience, conversation, discernment, education, reason

1. Argument

Louise d'Épinay (1726-1783) a été l'amie de Diderot, de Grimm, de Rousseau, de Galiani – de grands admirateurs de son esprit fasciné par les sujets concernant l'histoire, le théâtre, l'économie politique, l'art, la métaphysique

[1] Université de Bucarest, luciamarinescu25@yahoo.fr

et la morale. Mais c'est essentiellement grâce à sa vision sur l'éducation destinée à l'élite sociale qu'elle s'est fait remarquer à l'époque des Lumières.

Le point de départ dans *Conversations d'Émilie* (1774), outre le désir de proposer une réaction à *Émile ou De l'éducation* de Rousseau (1966), est constitué par sa propre expérience de mère et d'écrivaine, désireuse de faire connaître une conception féminine qui éveille l'esprit et la conscience de ses contemporaines : se connaître soi-même, construire sa personnalité, le rapport de l'individu avec la nature et la société - ce sont autant de thèmes de réflexion et d'exercice, passionnants de nos jours aussi, offerts à l'enfant le plus tôt possible dans son existence. D'ailleurs, Bénédicte Peralez Peslier a remarqué le fait que « la modernité des *Conversations* se dessine à travers trois aspects majeurs : l'invitation à adopter les méthodes novatrices des penseurs inspirés par la philosophie de Locke, la corrélation établie entre l'État et l'utilité publique, notion qui est au cœur des préoccupations du XVIIIe siècle, l'appel à la révision des principes éducatifs appliqués aux femmes. » (2011, 3) Ces qualités d'un ouvrage d'éducation qui porte sur « la vertu en préceptes et en actions » (Marcoin, 1996, 65) ont été récompensées, en 1783, par le prix Monthyon, accordé par l'Académie française, étant considéré comme un livre « dont il pourrait résulter le plus grand bien pour la société. » (Aragon, 2002, 5) En outre, Caroline Masseron souligne la « double fonction du traité : énoncer par étapes ce qu'il faut savoir pour bien éduquer les enfants et viser l'éducation des éducateurs (les mères de famille, nourrices, gouvernantes, précepteurs, maîtres, institutrices, instituteurs). » (2003, 163)

Le livre *Conversations d'Émilie* se fait remarquer parmi les ouvrages des écrivaines de l'époque, traitant de la question de l'éducation féminine : *Avis d'une mère à son fils* (1726), *Réflexions nouvelles sur les femmes ou Métaphysique de l'amour* (1727), *Avis d'une mère à sa fille* (1728) par Anne-Thérèse de Marguenat de Courcelles (la Marquise de Lambert), *Adèle et Théodore ou lettres sur l'éducation* (1782) par Félicité de Genlis, *Mémoires de Madame Roland* (1795) par Manon Roland.

Nous nous proposons d'analyser, à partir de ces dialogues mère-fille (mais, en réalité, c'est son expérience de grand-mère et sa relation avec sa petite-fille, Émilie de Belsunce, qui constituent la véritable inspiration de cette œuvre), les principes de l'éducation proposés par Louise d'Épinay, dont le but est la construction de la personnalité féminine et une nouvelle

vision sur le rôle de la femme dans la société, au XVIIIe siècle. À en croire Isabelle Brouard-Arends, elle « aura comme souci premier de se débarrasser d'une morale contraignante pour se former à d'autres empreintes. » (2004, 189) Le respect accordé à l'être humain est primordial dans ce sens et concerne, en essence, la liberté de l'enfant de se développer physiquement au milieu de la nature, en plein air. À ce dessein, les longues promenades sont non seulement une parfaite occasion pour expérimenter, observer, découvrir, se poser des questions, mais elles deviendront également un premier pas dans la comparaison avec le monde où l'enfant vit, la société.

2. Apprentissage critique du rapport *moi-société*

Vivre dans le monde, c'est une expérience qui conjugue l'intérêt accordé à sa propre personne (nourriture, exercice physique, rire, étude) à l'intérêt orienté vers les autres membres de la société (en ce qui concerne le travail, le désir de se rendre utile, d'accomplir sa tâche, de se conduire respectueusement dans le monde). L'éducation de l'élite féminine suppose, selon Louise d'Épinay, une préparation approfondie, afin d'atteindre plusieurs cibles. Premièrement, gérer avec succès l'univers familial : à ce dessein, dès l'enfance, il faut assimiler l'art de la psychologie humaine et l'harmoniser avec la responsabilité envers tous les membres du domaine. Secondement, réussir son rôle social de femme raisonnable : une personne qui, après avoir découvert et étudié les normes mondaines, ne s'en laisse tout de même pas dominer ; une personne qui, grâce à la modestie et à l'esprit de discernement, perçoit nettement les intentions des interlocuteurs et, par conséquent, ne peut pas devenir la victime de son entourage ou de son propre orgueil. Dernièrement, la femme doit être éduquée pour devenir une personne sociable, brillante intellectuellement : aussi doit-elle maîtriser l'art subtil de la conversation, qui est le fruit de la lecture et de l'intelligence cultivée à travers des discussions profondes. Bref, il est question d'un ouvrage situé dans le sillage des femmes éclairées de l'époque, qui caressent l'espoir d'orienter les jeunes filles sur une nouvelle perspective éducative. Sandrine Aragon synthétise la démarche de l'écrivaine à ce sujet de la manière suivante : « *Pour instruire, il faut être instruite* » écrit

Mme d'Épinay, maniant l'art de la formule en réponse à Rousseau, il faut acquérir des savoirs avant de les enseigner, elles n'omettent rien dans les domaines d'apprentissage des filles, élèves modèles, qu'elles décrivent. Ces images doivent montrer l'exemple et servir de guides à toutes les mères et les filles, lectrices potentielles, qui choisiront de prendre en main leur éducation. » (2004, 241-242) L'apprentissage du monde et l'apprentissage de la réflexion sur soi doivent commencer, dans la perspective de Mme d'Épinay, très tôt, en bas âge ; son opinion est contraire à celle de Rousseau, qui soutient le fait que, jusqu'à douze ans, il est primordial que l'enfant développe ses facultés physiques. Ce n'est qu'ensuite qu'il découvrira l'univers de la connaissance et les principes de la morale.

En faisant appel à des exemples empruntés aux livres ou à l'expérience vécue, Louise d'Épinay souligne l'importance de la joie de posséder une conscience tranquille et claire. À son avis, la conscience est un guide essentiel (de la personne éclairée), qu'on doit écouter, cultiver et questionner constamment, à travers un exercice quotidien :

> C'est un sentiment intérieur qui nous avertit, malgré nous, de notre conduite ; cela parle, crie au-dedans de nous fort mal à notre aise, quand nous avons fait une faute, même ignorée ; cela nous fait rougir des louanges qu'on nous donne, quand nous ne les méritons pas. (1781, 214)

Par conséquent, elle met en évidence le désir de stimuler l'autonomie morale et intellectuelle, par l'appel à la raison et à la conscience réflexive. La petite Émilie est invitée à justifier non seulement ses propres questions et opinions, mais aussi à soumettre à un examen détaillé son propre discours et les répliques des interlocuteurs. L'atmosphère du dialogue mère-fille est mise sous le signe de l'amitié, de la bienveillance maternelle, de l'intimité, de la confiance réciproque (qui ne va pas de soi mais se gagne graduellement), de l'humour (parfois empreint d'ironie). Selon Bénédicte Peralez Peslier, « Émilie reçoit une instruction influencée par la « pédagogie du cœur » en vogue depuis 1725. La quête du bonheur supplante désormais celle du salut, ouvrant la voie à une morale laïque fondée sur le rôle déterminant du sentiment : il s'agit de faire ressentir à l'enfant les effets du bien et du mal. » (2011, 4-5)

Ces circonstances soulignent la maîtrise, la rigueur pédagogique féminine, les qualités intellectuelles de l'écrivaine, mais aussi l'échange d'idées novateur pour cette époque : une enfant de dix ans y est impliquée, fait des réflexions sur l'éducation assimilée et on ne lui impose pas la mémorisation des normes et des principes. En conséquence, on valorise (et cela devient un détail original dans la conception de Louise d'Épinay) la participation directe de l'enfant à sa propre formation morale et intellectuelle. Le but du livre est, également, de promouvoir l'image de la femme éclairée, éduquée, responsable elle aussi de l'évolution de la société, à une époque où, selon Michel Delon : « L'homme n'est plus un être défini par sa naissance ou par un esprit qui lui préexistait, il devient un être d'expérience, de mouvement, qui n'est que ce qu'il a vécu et découvert par lui-même. Le devenir, c'est-à-dire un possible progrès, sous ses formes individuelle ou historique, fait partie intégrante de cette anthropologie qui débouche sur une pédagogie. » (1990, 108)

Les vingt conversations, réunies dans les deux tomes, sont saisissantes par la modernité des sujets abordés : le bonheur de l'homme raisonnable réside dans sa capacité (cultivée depuis la plus tendre enfance) de se rendre utile ; l'homme vertueux (c'est-à-dire celui qui se domine) se construit à travers des épreuves difficiles et son but est d'acquérir l'estime de ses proches ; la bonté humaine concerne aussi bien le respect des humains que celui de la nature, du végétal, et c'est une véritable voie vers le bonheur ; plaire en société, avoir une bonne réputation, éviter les médisances et l'ennui – ce sont les fruits d'une éducation constante, qui invite à repérer ses torts, ses erreurs, afin de les corriger ; devenir une fille bien née, c'est le résultat d'un travail assidu sur son maintien, sa vanité, son tempérament, sa conscience et son rapport à la vérité et au mensonge ; veiller à conserver son autonomie physique et morale et employer ses expériences à parfaire son éducation représentent pour la mère d'Émilie des exigences fondamentales ; les défauts (paresse, inconstance, moquerie, inattention, sauts d'humeur) deviennent des sujets de débat pour en faire ressortir l'importance de la liberté dont l'individu doit jouir pendant le processus d'éducation ; à travers l'épisode concernant la correspondance maternelle, on fait réfléchir Émilie sur l'indiscrétion, la curiosité, l'intimité, la vérité ; la vanité (exprimée par le caractère éphémère de la beauté) n'est qu'une apparente source de bonheur : ce sont la vertu et le savoir qui rendent

heureux ; les réflexions sur le mariage, les joies simples, les sentiments sincères, rencontrés à la campagne, sont mis en opposition avec l'apparence, l'ennui des fêtes de la cour, la mode, la frivolité des amusements dans la société mondaine de Paris ; l'éducation suppose aussi une analyse des rôles sociaux, masculins et féminins, réservés à la sphère publique et respectivement domestique.

3. Initiation à une autonomie intellectuelle et morale

L'élément primordial qui oriente la conception de Louise d'Épinay au sujet de l'éducation, c'est la raison, la capacité de ne rien admettre sans une réflexion personnelle :

> Avant d'agir, on réfléchit ; après avoir agi, on réfléchit encore. Ces réflexions forment des principes, et ces principes deviennent avec le temps des règles sacrées et invariables de conduite et de sagesse, qu'aucune passion, qu'aucun intérêt, qu'aucun pouvoir ne saurait arracher de notre cœur. » (1781, I, 126-127)

L'observation du monde, des conduites humaines, des phénomènes naturels, la réflexion sur les contes lus constituent les éléments à partir desquels Émilie fait des déductions et tire des leçons. C'est l'expérience de la vie quotidienne qui devient révélatrice des principes fondamentaux qui, selon sa mère, devraient gouverner une vie harmonieuse, dominée par le savoir et les qualités morales. La nouveauté de cette théorie réside justement dans l'appel à l'interrogation intellectuelle d'Émilie à toute occasion : « Louise d'Épinay préconise une investigation heuristique conduisant l'enfant à observer la nature afin d'en retirer des conclusions utiles à son apprentissage. » (Peralez Peslier, 2011, 3) De cette façon, l'enfant même est un vecteur actif de sa formation intellectuelle, sans courir le risque de n'y rien comprendre, s'il assimilait les informations par cœur.

Les questions d'Émilie reçoivent des réponses sous la forme de sujets d'analyse, ce qui veut dire que la mère désire faire naître dans l'esprit de l'enfant les explications nécessaires, fondées à partir du savoir qu'elle possède déjà et avec lequel elle peut opérer : « Un livre peut bien

ou mal dire. Il ne faut pas adopter sans réflexion ce qu'on lit. » (1781, I, 162-163) Le savoir, dans son acception, veut donc dire un enchaînement de notions réfléchies et non pas apprises par cœur ou récitées sans faute, dans l'unique but de charmer l'auditoire et d'entendre ses applaudissements. Laurence Vanoflen (2016) remarque, d'ailleurs, une nouvelle perspective sur l'apprentissage, fondée sur l'intention de cultiver chez l'enfant le désir d'acquérir une autonomie intellectuelle et morale, qui participe véritablement au raffinement de l'esprit humain dans sa totalité. Cette attitude éducative met l'accent sur un art subtil de la conversation mondaine, inculqué à Émilie, qui suppose, simultanément, de la part de la mère, du tact, de la finesse psychologique, du discernement et la capacité de s'adapter à un très jeune interlocuteur : elle sait traiter respectueusement l'enfant, en la louant, en l'écoutant attentivement, en l'encourageant et en choisissant des récits suggestifs, visant à corriger, en douceur, ses défauts. Isabelle Brouard-Arends a trouvé une formule suggestive pour synthétiser le modèle de la démarche éducative de Louise d'Épinay : « La culture des femmes, appartenant à l'élite sociale, est d'abord une culture familiale avant d'être une culture mondaine. Le savoir, la réflexion qui en résultent ; sont les premiers outils de construction d'une démarche intellectuelle qui pourrait se définir en trois temps : accumulation, sédimentation, libération créatrice. » (2004, 191)

L'orgueil d'avoir appris mécaniquement les quatre éléments (le feu, l'air, l'eau, la terre), grâce à un livre offert par une amie, anime Émilie, mais la situation éveille le mécontentement de la mère, qui justifie par la suite sa réaction. À travers des questions qui portent sur les formes d'agrégation du liquide, la mère veut démontrer que le véritable savoir concerne les subtilités, les nuances, les causes et les effets de certaines transformations et non pas le fait de réciter un texte scientifique appris par cœur. Outre l'inconsistance de l'information, elle l'avertit sur la menace de l'orgueil qui pourrait nuire à la personnalité d'Émilie :

> La mère : Comment, votre science ressemble à celle des perroquets ? Dès qu'on vous change la demande, vous n'y êtes plus ? Ce serait une preuve que vous n'attachez nulle idée précise à ce que vous dites. Vous m'avez dit tout-à-l'heure que l'eau est un des quatre éléments de la nature. (1781, I, 140)

Dans ce sens, elle rencontre l'esprit des philosophes qui n'admettaient rien sans preuve, sans démonstration, mais Louise d'Épinay veut cultiver également une qualité qui sera synthétisée par Kant, en 1784, dans *Qu'est-ce que les Lumières ?* : l'autonomie intellectuelle qui, exercée constamment, permettra à l'individu de gagner le courage de faire appel à son propre entendement, sans subir une tutelle extérieure. Il exprime cette idée dans un paragraphe connu : « Accéder aux Lumières consiste pour l'homme à sortir de la minorité où il se trouve par sa propre faute. Être mineur, c'est être incapable de se servir de son propre entendement sans la direction d'un autre. [...] Sapere aude ! Aie le courage de te servir de ton propre entendement ! Telle est la devise des Lumières ! » (Kant, 1999, 4)

L'apprentissage de l'autonomie intellectuelle s'avère par conséquent, une démarche utile aussi bien dans le domaine du savoir, mais surtout en ce qui concerne les relations sociales : une jeune fille court le risque de tomber au piège des personnes qui, pour lui plaire, éveillent son amour-propre à travers une pléthore de compliments. Elle doit s'en garder, parce que la vanité constitue un frein dans l'évolution personnelle de la femme. Elle doit apprendre, ainsi, à mettre en doute autant les paroles de ces proches que ses propres pensées, parfois trop rapidement esquissées, qui manquent de fondement exact et de validité. En outre, Louise d'Épinay vise un but précis : rendre les femmes conscientes de la valeur qu'elles possèdent en société en tant qu'éducatrices de celles qui, grâce à leur savoir et à leur indépendance, s'apprêtent à jouer un nouveau rôle social, bien plus visible que le rôle domestique auquel elles étaient réduites :

> Vous voyez que notre rôle est bien plus facile. La faiblesse de notre sexe et la sphère étroite de nos petits talents nous confinent dans l'exercice des devoirs domestiques : en les remplissant, nous avons satisfait à tout ce que la société attend de nous. (1781, II, 430)

Elle compare la situation des femmes – repliées sur l'univers familial, à celle des hommes – orientés vers les devoirs grandioses, exigés par la société, qui supposent l'exercice de la distance par rapport à la famille et celui d'accomplir des exploits sociaux :

> Votre expérience vous a déjà appris qu'il ne faut pas compter sur les hommes ; qu'ils appartiennent au public, avant d'appartenir à leur famille ; qu'à peine sortis de l'enfance, dès leur entrée dans le monde, ils sont obligés de rester à la place que le devoir leur a marquée. (1781, II, 428)

Elle tente de proposer, un modèle définitoire pour l'époque des Lumières, qui conjugue (sous une forme accessible à un enfant de dix ans) le débat d'idées et l'appel à la réflexion théorique fondée sur le support pratique, expérimental : « La leçon de l'expérience est bien supérieure à toutes les leçons. » (1781, I, 104) La mère discute avec un partenaire considéré comme un être de raison, qui a, certes, les limites intellectuelles de son âge, mais qui participe comme une personne douée de liberté intérieure, traitée comme un égal, avec respect. Caroline Masseron compare les deux modèles d'éducation de l'époque : « Le modèle éducatif traditionnel, peut s'entendre comme un modèle bourgeois et familial d'inculcation des jeunes filles, qui doivent intérioriser le principe d'un certain sacrifice de soi au nom de la supériorité de la famille fondée, tandis que le modèle social relève davantage de l'éducation des garçons et des valeurs de travail et d'endurance qu'il fallait leur apprendre dès leur plus jeune âge dans les milieux ouvriers et paysans. » (Masseron, 2003, 156)

Les conversations, dominées par la rigueur de la pensée philosophique, préparent l'avenir d'une jeune fille qui, tout comme sa mère auparavant, sera confrontée aux préjugés de son temps à l'égard des femmes. L'éducation dispensée par sa mère se propose d'éveiller le goût du devoir, du travail, de l'effort qui construit les caractères et les rend aptes à la lutte pour accomplir les responsabilités. Les liens qui les unissent sont la confiance, l'intimité, la douceur. D'ailleurs, Louise d'Épinay avance son point de vue à propos des circonstances propres à un processus d'éducation fructueux :

> Il en résulte une tendresse et, pour ainsi dire, une intimité entre la mère et l'enfant, qui, au milieu de la petite société de leurs amis, ont concentré en elles deux le secret de l'éducation, comme un secret d'État l'est entre un roi et les ministres au milieu des discours de la cour. Cette confiance réciproque est sans doute le principal ressort d'une éducation généreuse et noble que les anciens appelaient libérale, et tant qu'une mère ne l'a point obtenue, elle ne peut se flatter de recueillir le fruit de ses peines et de sa vigilance. (1781, I, IX)

Louise d'Épinay dévoile par là son intention : promouvoir un nouveau modèle de livre d'éducation offert aux femmes, plaisant et utile, fruit d'une collaboration enseignant-élève, visant à « faire avancer la condition féminine » (Aragon, 2002, 3) et à consolider « la solidarité féminine des autrices » *(Ibidem)*, un ouvrage fondé sur des principes énoncés dans *L'Avertissement sur la seconde édition* : « lui former l'esprit et l'accoutumer à la réflexion sans gêne et sans efforts » (1781, I, I), enseigner « les routes les plus sûres pour arriver à son cœur et à sa raison » (1781, I, VI), chercher « les avantages d'une noble confiance, d'une ironie innocente et légère, d'une allusion indirecte et enjouée. » (*Ibidem*) Le tout a pour but de marquer un premier pas dans la démarche concernant l'égalité des sexes et le renversement de la dépendance des hommes.

Elle construit, donc, sa démarche à ce sujet, en opposition avec Jean-Jacques Rousseau, qui, de son côté, propose une vision réductrice sur la femme. Étant considérée comme un pur objet du désir, à cause de sa soi-disant infériorité physique et intellectuelle, la femme se trouve dans une position subalterne par rapport à l'homme : « [...] la femme est faite spécialement pour plaire à l'homme. [...] Si la femme est faite pour plaire et pour être subjuguée, elle doit se rendre agréable à l'homme au lieu de le provoquer ; sa violence à elle est dans ses charmes ; c'est par eux qu'elle doit le contraindre à trouver sa force et à en user. » (1966, V, 466)

Un détail concernant la qualité de pédagogue de Louise d'Épinay pourrait interpeller : en toute sincérité, elle dévoile à Émilie ses doutes sur la réussite de sa pédagogie, si le principe de la sévérité ne fonctionnait pas :

> Chacun doit être le juge le plus sévère de ses propres actions. Si vous ne redoutez pas votre blâme plus que celui de tout le monde, si votre censure n'est pas plus inexorable que la mienne, j'aime mieux avoir à m'affliger avec vous de vos fautes, que de les ignorer. (1781, I, 123)

L'amour maternel, à son avis, pourrait, par conséquent, diminuer la rigueur du processus éducatif :

> La Mère : [...] Une règle générale, c'est qu'il n'y a aucun danger à être trop sévère sur son compte, et qu'il n'y en aurait beaucoup à ne l'être pas assez. Émilie : Mais faut-il que je sois plus sévère que vous-même?

> La Mère : Sans doute, ma chère amie, et d'autant plus que je ne me sens pas irréprochable de ce côté-là. Je ne suis peut-être que trop disposée à excuser vos fautes, à vous voir du beau côté, du côté qui rassure et console. (1781, I, 124-125)

En se confessant de la sorte, la mère accentue ce sentiment de confiance qu'elle transmet à sa fille qui le lui rend, mais également, elle ouvre la voie vers une implication plus profonde d'Émilie dans la méthode même de son projet éducatif : « Vous voyez que sans faire semblant de rien, je vous ai mise dans le secret de mon plan d'éducation : vous voilà ma confidente ; il ne me manque plus qu'à vous demander vos conseils dans l'occasion. » (1781 , I, 453-454]) On pourrait croire que la sincérité de la mère est un signe de solidarité féminine à propos de l'avenir de son projet éducatif : elle espère transmettre à Émilie le goût de l'enseignement. Ce qui pourrait les relier plus tard, ce serait le goût intellectuel pour la formation d'autres consciences féminines chérissant les mêmes principes.

Si l'autonomie intellectuelle est le fruit de la réflexion, une autre qualité humaine est essentielle : l'intimité intellectuelle. Elle assure à chaque individu un espace de protection contre l'immixtion du social, à travers son jeu des masques. On trouve un dialogue suggestif dans ce sens dans la onzième conversation : Émilie découvre sa mère en train d'écrire une lettre et s'enquiert sur le sujet, le destinataire, mais la mère propose une réflexion sur la question du secret de la pensée de chacun, en étroite liaison avec l'idée d'indiscrétion, qui touche à la liberté et à l'indépendance de l'individu :

> Mère : Votre pensée est-elle à vous ? Peut-on vous empêcher de penser?
> Émilie : Non, on ne peut pas m'empêcher de penser à ce que je veux.
> Mère : Ni de vous obliger de dire votre pensée, que lorsque cela vous convient et à qui vous jugez à propos. Or, qu'est-ce que vous écrivez sur le papier ?
> Émilie : Mais, ce que je veux, ce qui me passe par la tête.
> Mère : C'est-à-dire vos pensées. Et quelqu'autre que vous peut-il savoir si votre intention est qu'on connaisse vos pensées, ou si vous voulez les tenir cachées, on ne les confie qu'à une telle personne ? [...]
> Émilie : Cela est vrai.

> Mère : Ainsi notre pensée est notre propriété la plus sacrée, la plus intime. (1781, I, 374-376)

Émilie découvre le fait que la pensée intime de l'individu ne peut être partagée à quelqu'un d'autre malgré soi et que, parfois, la curiosité devient un défaut humain et se manifeste sous la forme de l'indiscrétion : « curiosité et indiscrétion sont deux sœurs qui marchent toujours ensemble » (1781 : I, 393), tandis que « le secret et la discrétion sont indispensables pour inspirer la confiance. » (1781, I, 389) Un esprit cultivé ne s'ennuie jamais, trouve des manières de rendre sa vie belle, travaille à acquérir des connaissances et des qualités qui le mettent sous un jour agréable en société : « plus on a de talents et de lumières, plus on devient utile et nécessaire à la société et c'est le remède le plus efficace et le plus sûr contre le désœuvrement, qui est l'ennemi le plus redoutable du bonheur et de la vertu. » (1781 : I, 467)

Tandis que les promenades champêtres apportent, chemin faisant, la découverte de la nature, de l'harmonie, par contre, pendant les promenades urbaines, au jardin des Tuileries, par exemple, c'est la vie mondaine, sociale, qui se révèle dans les détails portant sur la conduite, la conversation, les normes de la sociabilité. Émilie observe, analyse ce qu'elle y découvre et transmet ses considérations à sa mère. Ses tendances critiques à l'égard des autres personnes sont tempérées par la mère, qui affirme qu'il faut « garder la sévérité pour soi et l'indulgence pour les autres. » (1781, II, 14) L'analyse de l'espace mondain est orientée aussi vers le rôle de la parole porteuse de signification précise : « Mais il me semble qu'un bon esprit établit d'abord un rapport exact entre les objets extérieurs et les idées qu'il s'en forme, et puis un rapport exact entre les objets extérieurs et les mots dont il se sert pour les exprimer. » (1781, II, 169)

Louise d'Épinay apporte un regard critique sur les principes fondateurs d'une conversation réussie : il faut bannir le mensonge « on donne mince opinion de son tact, de son jugement et même de son caractère » (1781, II, 178), les grands mots, l'exagération, qui est « le tombeau du bon goût » (1781, II, 201), les mots à la mode, et miser sur « le bon ton [qui] ne peut être que l'attribut d'un esprit délicat et juste » (1781, II, 175), la simplicité, la réserve.

4. Conclusion

En proposant un jeu des miroirs, Louise d'Épinay oppose l'authenticité, les vertus humaines - propres à l'univers campagnard, aux apparences, au tourbillon des masques qui dominent l'espace citadin. Isabelle Brouard-Arends synthétise habilement les intentions de l'écrivaine : « La dimension émotionnelle est toujours très présente, la valeur affective du témoignage parcourt les dialogues. Mme d'Épinay accorde à ce dialogue éducatif une signification double : parole testamentaire d'une femme qui se sait mourante, elles consacrent ses engagements maternels. [...] [Les] *Conversations* confirment son autonomie et son indépendance. Elles représentent un plaidoyer en faveur de l'enfant puisque c'est de lui qu'émanent les propos tenus. » (Brouard-Arends, 2004, 194)

Le projet d'éducation imaginé par Louise d'Épinay prend en compte une visée complexe : d'un côté – assimiler du savoir, le réfléchir, afin de parfaire sa personnalité, et, de l'autre côté – user des connaissances acquises pour comprendre, interpréter les réactions humaines et, de cette manière, réussir son rôle social.

BIBLIOGRAPHIE

Bibliographie primaire

Épinay, L. d'. (1781). *Conversations d'Émilie*. Tome 1 & Tome II. Humblot.

Bibliographie secondaire

Aragon, S. (2002). Un discours féministe ? Les représentations de lectrices dans les romans pédagogiques de Louise d'Épinay, Caroline de Genlis et Isabelle de Charrière. *Women in French Studies*, Tenth Anniversary volume, 144-152.

Aragon, S. (2004). Des révolutions dans les représentations de lectrices. *Dix-huitième Siècle,* n°36, *Femmes des Lumières*, 237-248.

Brouard-Arends, I. (2004). Trajectoires de femmes, éthique et projet auctorial, Mme de Lambert, Mme d'Épinay, Mme de Genlis. *Dix-huitième Siècle*, n°36, *Femmes des Lumières*, 189-196.

Brouard-Arends, I., Plagnol-Diéval, M.-E. (Éds.). (2016). *Femmes éducatrices au siècle des Lumières*. Presses universitaires de Rennes

Delon, M. (1990). La somme et le fragment. In Mauzi, R. (éd.), *Précis de Littérature française du XVIIIe siècle.* Presses Universitaires de France.

Kant, E. (1999). *Qu'est-ce que les Lumières* ? Hatier.

Marcoin, F. (1996). L'effet Montyon. *Romantisme*, n°93, 65-82.

Masseron, C. (2003). Valeurs éducatives et systèmes de valeurs à travers quelques écrits d'apprentissage. *Pratiques : linguistique, littérature, didactique*, n°117-118, 145-164.

Peralez Peslier, B. (2011). Laïcité et modernité dans l'éducation féminine dans *Les conversations d'Émilie de* Louise d'Épinay. In *Actes du colloque international d'Orléans*, textes réunis par François Le Guennec, (pp. 59-68). Vaillant.

Rousseau, J.-J. (1966). *Émile ou de l'éducation*. Garnier-Flammarion.

Vanoflen, L. (2016). La conversation, une pédagogie pour les femmes ? In Brouard-Arends, I., & Plagnol-Diéval, M.-E. (Éds.), *Femmes éducatrices au siècle des Lumières*, (pp. 183-195). Presses universitaires de Rennes.

All links were verified by the editors and found to be functioning before the publication of this text in 2025.

DECLARATION OF CONFLICTING INTERESTS

The author declared no potential conflicts of interest with respect to the research, authorship, and/or publication of this article.